© Zulma, 2021.
Les œuvres présentées dans cet ouvrage sont issues de collections particulières.
Droits de reproduction des œuvres : © Rosa Maria Unda Souki.

La maquette de *Ce que Frida m'a donné* a été conçue et réalisée
en étroite collaboration avec Laure Schaufelberger.

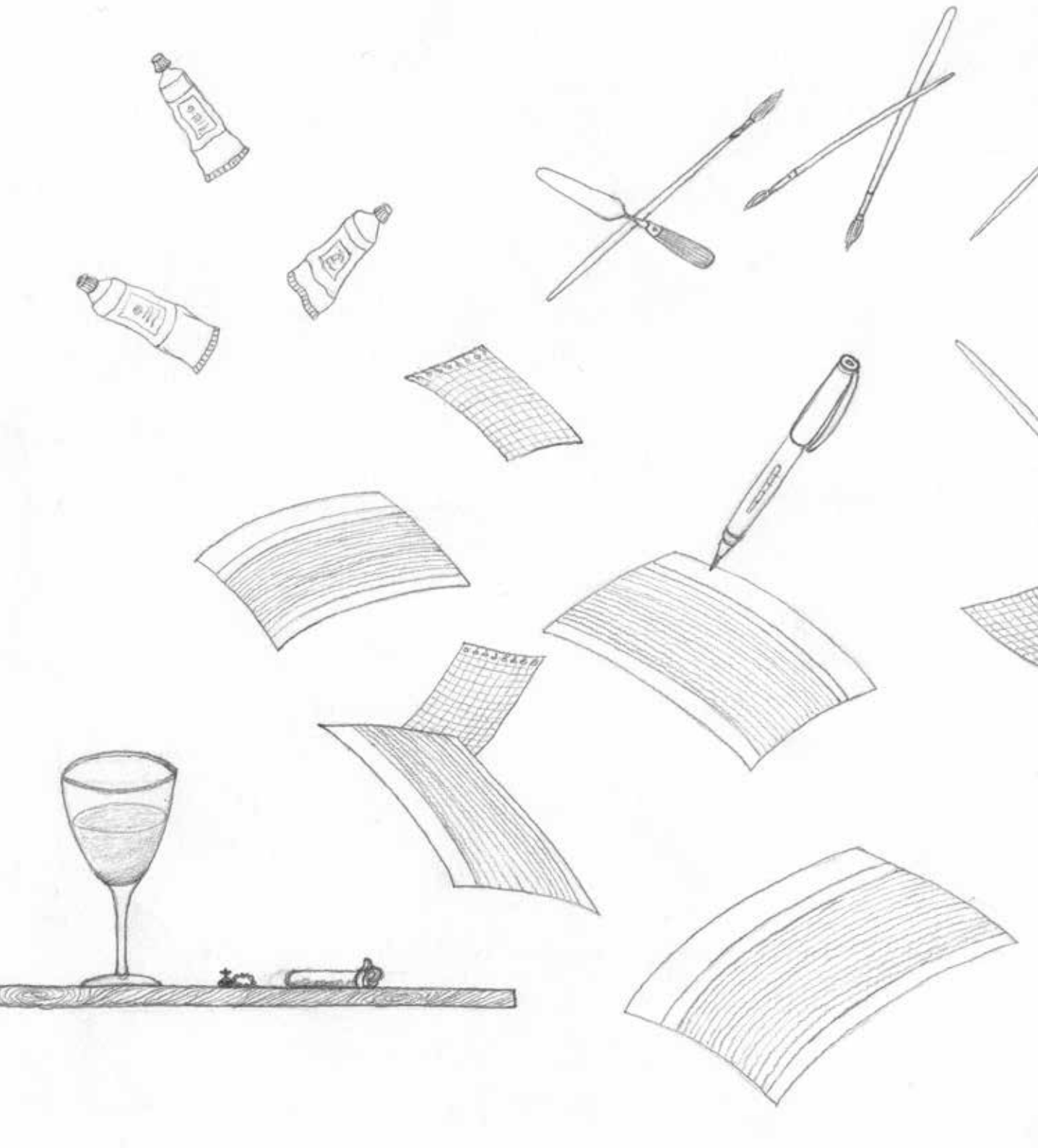
ROSA MARIA UNDA SOUKI

Ce que Frida m'a donné

Roman dessiné

Traduit de l'espagnol (Venezuela)
par Margot Nguyen Béraud et l'auteure

ÉDITIONS ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI[e]



Frida. Frida Kahlo. Magdalena Frida Carmen Kahlo Calderón. À moins que vous ne préfériez l'appeler Friducha, Friduchín, Señora de Rivera, Fisita, Chicua, la Niña Frida ou Frieda. Peut-être est-ce la curiosité qui vous a poussé à ouvrir ce livre, la soif inextinguible d'en savoir toujours plus sur elle. C'est la même soif qui m'a menée pendant plus de cinq ans à me replonger dans son œuvre, à éplucher les archives, les photos, les correspondances, les carnets et tous les livres qui lui ont été consacrés, en quête du moindre détail qui me l'aurait rendue plus proche. Mais c'est à travers sa maison que je l'ai retrouvée sur un mode plus intime.

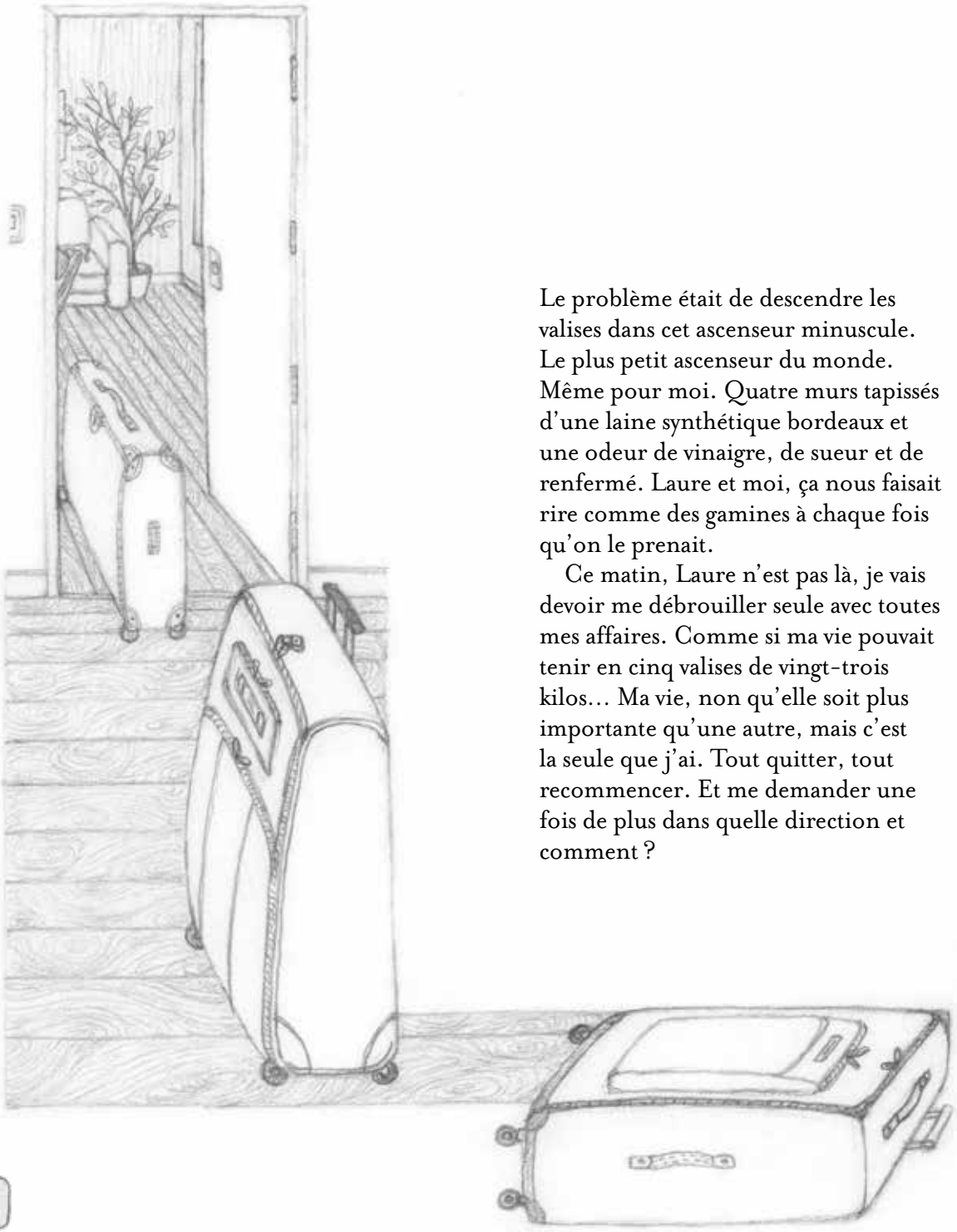
J'ai pris mes pinceaux, et je me suis mise à peindre son histoire, sa mémoire, sa maison. Une centaine de tableaux et dessins pour ressusciter les odeurs, les couleurs, les sons, les rythmes, les présences, toute la matière de sa vie, de la vie.

Tant de choses peuvent survenir au cours d'un travail de cinq années. On peut gagner une fille ou gagner un pays, on peut aussi le perdre, ou perdre un père, un amour, ou se perdre soi-même. En fin de compte, la peinture est un acte infiniment solitaire et en même temps infiniment peuplé de gens, de questions, d'événements, de souvenirs, de lieux.

Cinquante-quatre tableaux, une exposition, et une résidence d'artiste pour retracer ce parcours et comprendre pourquoi la Maison bleue de Frida résonnait si fort en moi, avec ses ombres et ses lumières. Voilà ce qui m'attendait à Paris, loin du Brésil, et si loin de ma maison d'enfance au Venezuela.

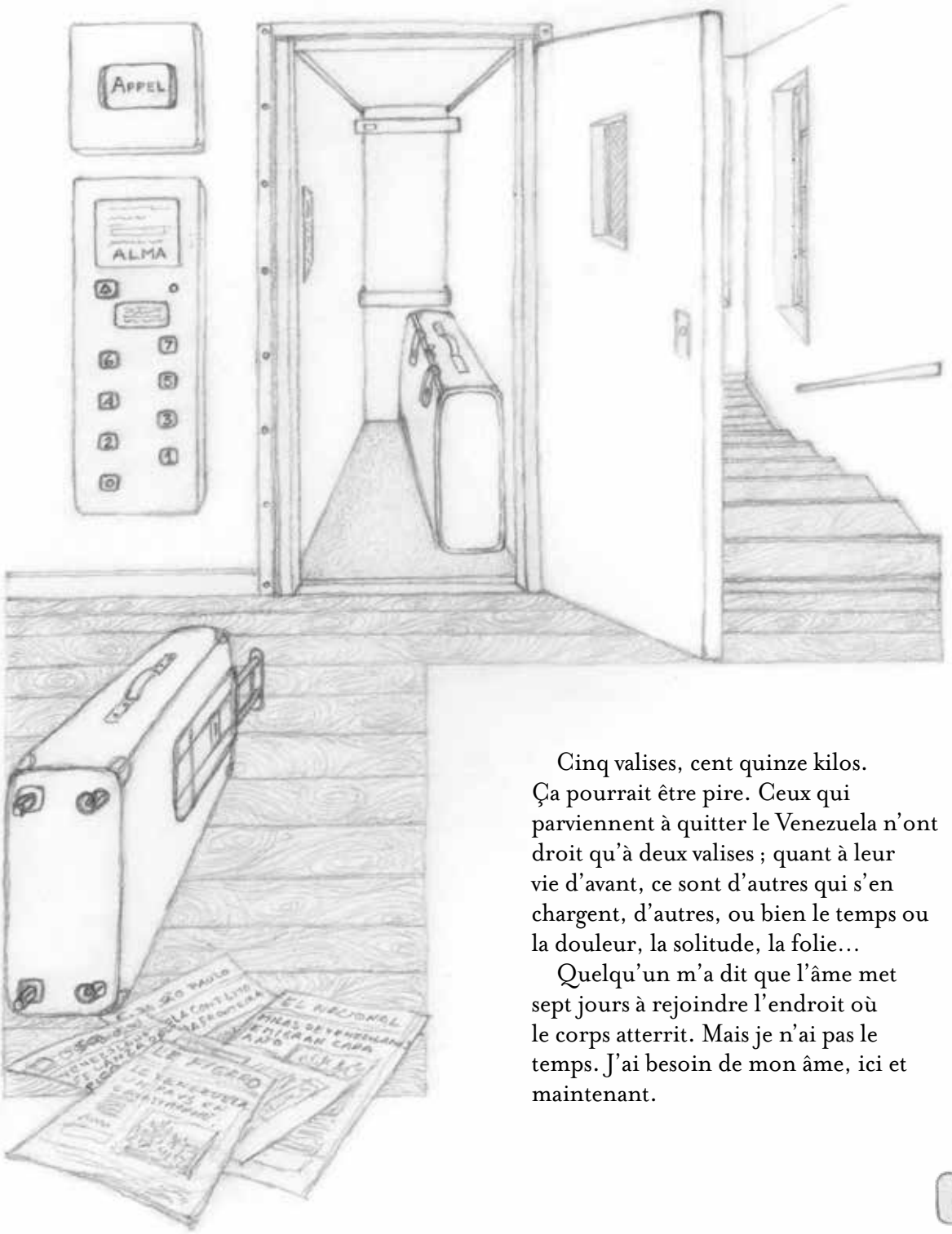
Je vais vous raconter l'histoire de ces trois mois. Je vais tout vous raconter ou presque… Car c'est une histoire qui s'écrit entre les lignes, entre deux vies. La mienne et la sienne.

LUNDI 1er JUILLET
LA PREMIÈRE
ÉTINCELLE



Le problème était de descendre les valises dans cet ascenseur minuscule. Le plus petit ascenseur du monde. Même pour moi. Quatre murs tapissés d'une laine synthétique bordeaux et une odeur de vinaigre, de sueur et de renfermé. Laure et moi, ça nous faisait rire comme des gamines à chaque fois qu'on le prenait.

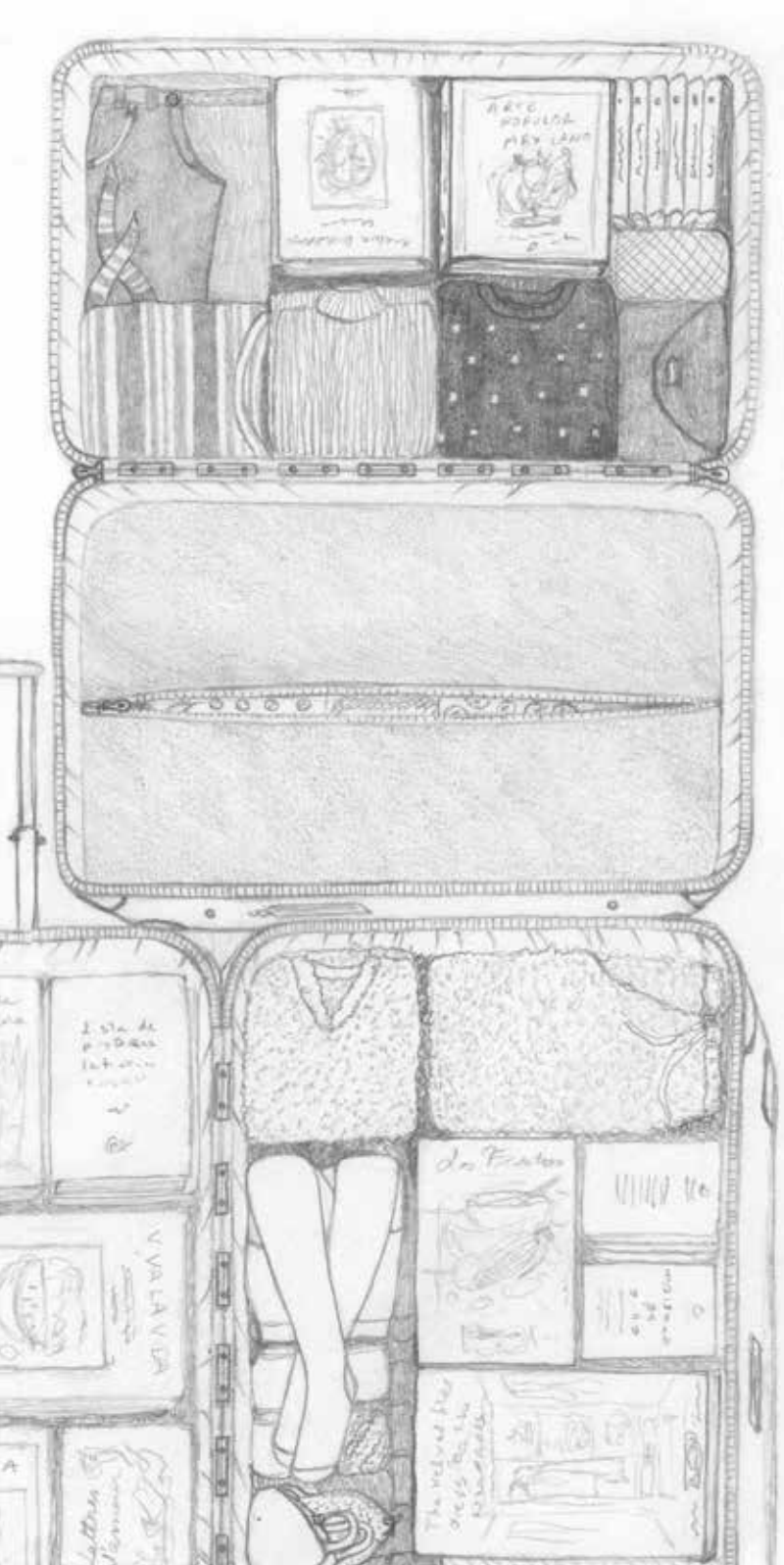
Ce matin, Laure n'est pas là, je vais devoir me débrouiller seule avec toutes mes affaires. Comme si ma vie pouvait tenir en cinq valises de vingt-trois kilos… Ma vie, non qu'elle soit plus importante qu'une autre, mais c'est la seule que j'ai. Tout quitter, tout recommencer. Et me demander une fois de plus dans quelle direction et comment ?



Cinq valises, cent quinze kilos. Ça pourrait être pire. Ceux qui parviennent à quitter le Venezuela n'ont droit qu'à deux valises ; quant à leur vie d'avant, ce sont d'autres qui s'en chargent, d'autres, ou bien le temps ou la douleur, la solitude, la folie…

Quelqu'un m'a dit que l'âme met sept jours à rejoindre l'endroit où le corps atterrit. Mais je n'ai pas le temps. J'ai besoin de mon âme, ici et maintenant.

Éparpillés dans quatre valises, les tonnes de livres que j'ai emportés ; le reste n'est que fanfreluches : vêtements, chaussures, bref… des choses quasi sans importance, hormis les souvenirs dont certaines sont imprégnées, comme autant de secondes peaux ou d'armures qui me protègent quand ma chair est à vif.



Dans la cinquième valise, mon imposant matériel de dessin et de peinture. Les feuilles, les feutres et leurs recharges, les boîtes de crayons de couleur, les encres. Et puis les dissolvants, les pinceaux, quelques toiles, et bien sûr les huiles. Mais que vais-je faire de tout cela ?

Parfois, la peur me paralyse, tout se transforme en cauchemar, comme si je n'avais jamais su peindre, comme si j'avais oublié tout ce que je croyais savoir… Peut-être n'est-ce pas plus mal, peut-être que j'ai justement besoin de tout oublier pour réapprendre.

Ça fait si longtemps depuis le dernier tableau de cette série que je me sens un peu perdue. Je me souviens à peine de la soirée où ce projet complètement fou est né, la vague image d'un dîner, des rires, la première étincelle… comme un rêve dont on se rappelle mal. Impossible de me souvenir du pourquoi, du comment, ni du moment où j'ai eu la certitude étrange de vouloir me lancer dans cette aventure insensée.

J'ai passé cinq ans à agir avec une conviction immense, dans une solitude tout aussi immense. Pourquoi ? Les fous sont irrémédiablement innocents. Si j'avais imaginé tout ce que j'aurais à traverser, qui sait si j'aurais commencé. Mais trop de temps a passé depuis le dernier coup de pinceau. Et maintenant je ne sais plus quoi dire pour me justifier.

Pendant les ateliers, Lizardo nous disait que la peinture serait notre seul gilet de sauvetage, mais aussi qu'elle était caractérielle, qu'elle pouvait parfois nous abandonner. Je crois que c'est la plus grande peur des peintres. Que la peinture vous quitte et vous laisse orphelin ou veuf, privé de l'angoisse, du soutien et du soulagement qu'elle procure.

Cela lui arrivait-il à elle aussi ? Avait-elle déjà ressenti cette peur, souffert de cet abandon ? Sans doute était-elle plus

préoccupée par l'abandon de son *panzón* que par celui de la peinture… ou peut-être que la peinture la sauvait d'un abandon toujours imminent. En définitive, qu'est-on sans amour ?

Mais l'heure n'était pas à me laisser distraire par des questions philosophiques. J'avais un problème concret consistant à descendre mes valises sans qu'on me vole les premières le temps que je remonte chercher les autres. Je ne sais pas comment, mais je l'ai fait, comme à peu près tout ce que je fais dans ma vie.

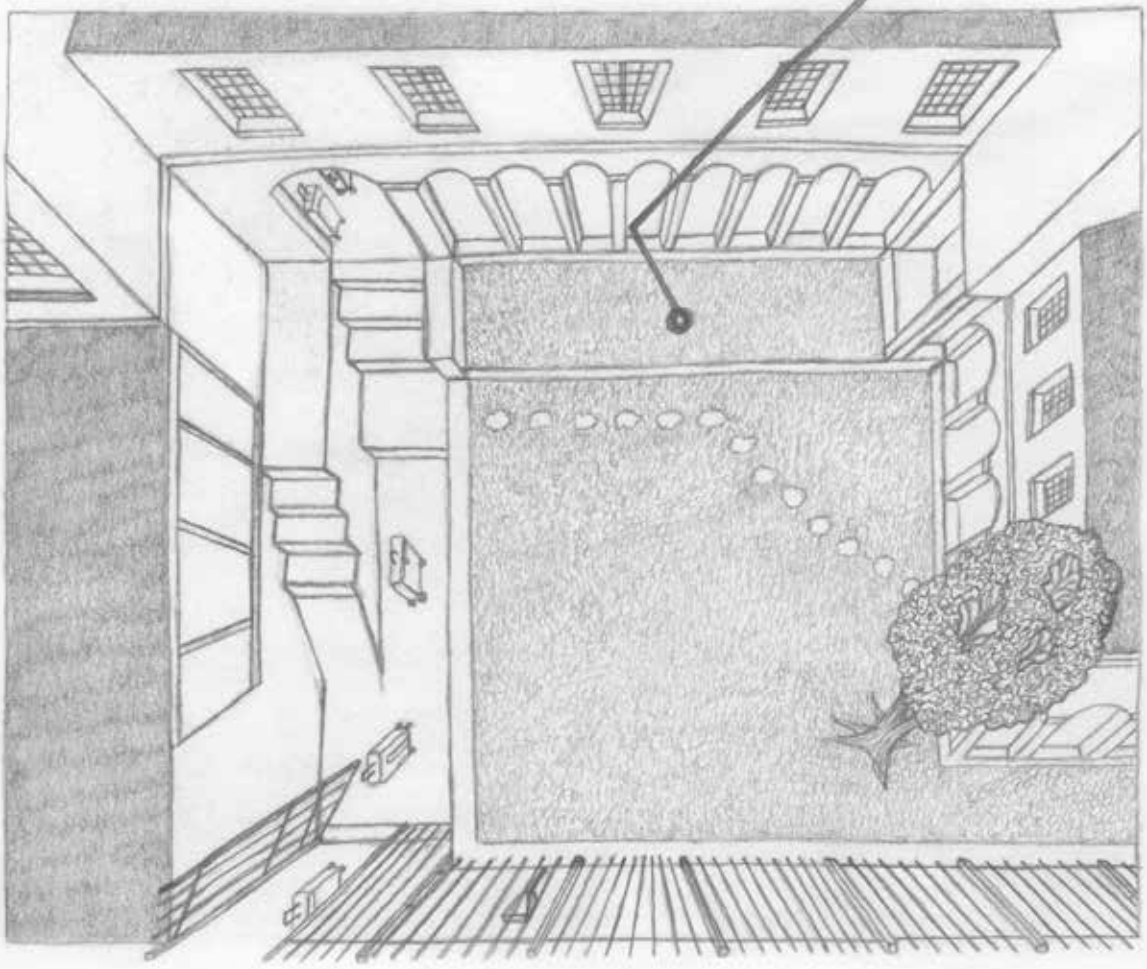
La voiture s'est garée juste au pied de l'immeuble, pile au bon moment. Avec mes valises pleines de questions, de rêves, d'angoisses, de certitudes soudaines. J'ai pensé à tant de choses durant ces vingt minutes entre la rue Custine et la gare de l'Est. Je voyais à peine défiler les rues, les bâtiments et les boulevards, comme si à chaque mètre parcouru je laissais derrière moi, avec le paysage urbain, tout le monde connu.

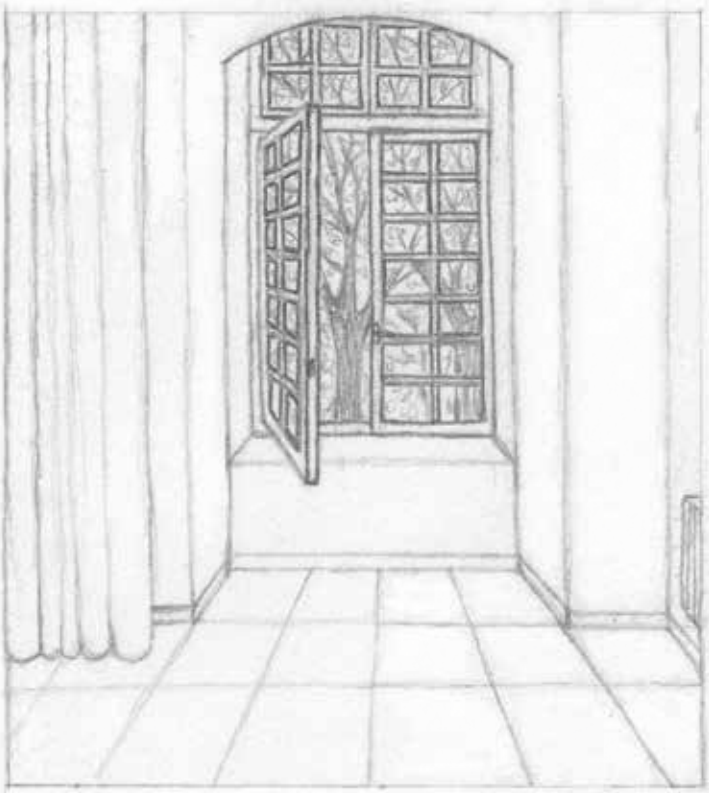
Je n'étais même pas sûre que quelqu'un serait là pour m'attendre à la résidence. J'ai appelé pour me rassurer. « Oui, madame. On sera là… Vous avez bien l'adresse ? »

Après une nouvelle série de péripéties pour sortir mes valises,

j'ai enfin franchi les grilles. La cour intérieure avec ses arches annonçait mon entrée dans une sorte de retraite. Et rien de plus logique : cet endroit a d'abord été un ancien couvent, puis un hôpital, un squat et finalement cette fameuse résidence d'artistes. C'est-à-dire quasiment la même chose.

Ces grilles ont été franchies par des chercheurs, des peintres, des écrivains, des poètes, des danseurs, des gens que je ne connais pas et que je ne connaîtrai sans doute jamais. Mais moi ? Qu'ai-je fait pour mériter ma place ici ? Soudain j'ai eu l'impression d'être un imposteur.





Depuis le couloir, au deuxième étage, j'ai aperçu la façade de la gare de l'Est. On a ouvert la porte. C'était l'atelier 207.

Après la brève pénombre de l'entrée, deux hautes fenêtres dans le fond de la pièce laissent passer la lumière implacable de l'été. D'immenses rideaux couleur brique lui donnent presque des airs d'autel. Par la fenêtre, on voit des arbres au feuillage dense. On m'a remis des clés, une liasse de documents. La porte s'est refermée et je suis restée là, immobile.

Quand j'ai eu le courage de m'approcher des fenêtres, la vie se poursuivait de l'autre côté. Sur la place où poussent les arbres, des enfants jouaient, des mères discutaient, il y avait des mendiants et des ivrognes, des employés profitant de leur pause déjeuner, des jeunes qui riaient à des plaisanteries qui m'auraient sans doute échappé… J'ai ouvert les fenêtres. Je me suis sentie soulagée. Personne ne sait que je suis là.

Le soir j'ai eu du mal à m'endormir. Est-ce que c'était le jet lag ou mon âme qui tardait à rejoindre mon corps ? Je marchais sur la pointe des pieds. Je faisais tout très lentement et avec une grande parcimonie, comme si je craignais de réveiller quelqu'un, ou comme une invitée qui ne sait pas très bien où se trouve chaque chose ni ce qu'elle a le droit d'utiliser. Normal, cet endroit n'est pas chez moi, ou du moins est-ce un chez-moi temporaire où j'habiterai à peine trois mois. « À peine », ai-je dit ? Trois mois, une éternité avant de retrouver ma petite, mon Isadora ! Trois mois pour amorcer une nouvelle vie. Une nouvelle vie s'élevant dans un nuage de fumée au-dessus des ruines et du monde…

J'ai sorti des valises le strict nécessaire : un pyjama (c'était bien la peine, par une telle chaleur !), du savon, une serviette de bain, ma brosse à dents et le dentifrice.

Après la douche, j'ai étalé le dentifrice sur ma brosse avec une perfection qui m'a étonnée. Je me suis vue dans le miroir : on aurait dit un condamné en pyjama, obligé de se plier aux ordres du destin ou de je ne sais quel Dieu pour ne pas être puni.

Descends Rosa, descends.
Tu n'es pas Elaine Paige
au Pays des Chats

Vingt minutes plus tard je fumais une cigarette allongée sur le lit, les yeux au plafond pour voir si, dans ce blanc nocturne, je parvenais à dessiner quelque chose qui ressemble à un plan de secours pour le lendemain. Rien.

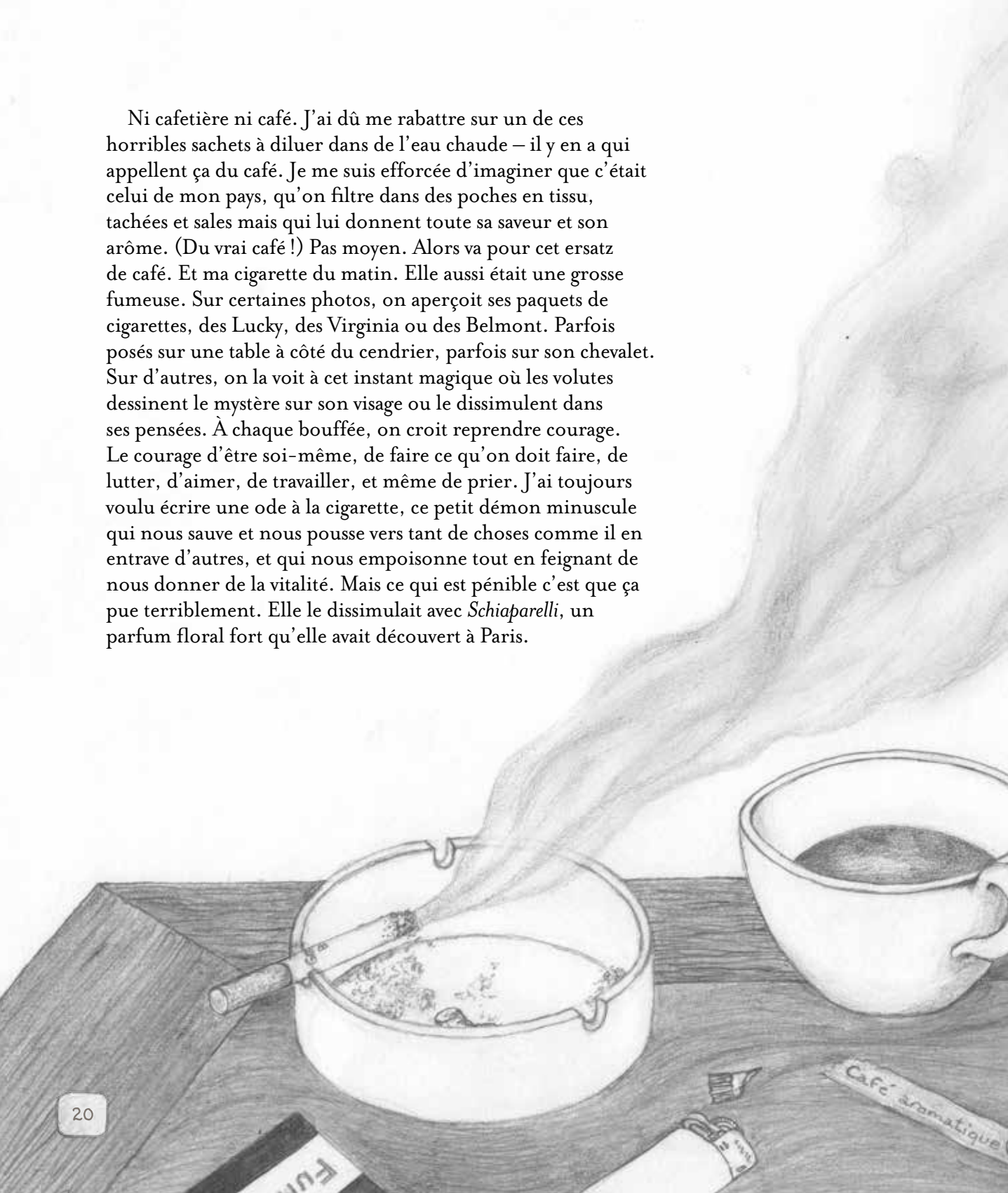
Au milieu de ces ruminations sans fin, je me suis réveillée, rendormie, réveillée de nouveau, jusqu'à m'effondrer de sommeil quand la lumière du jour a commencé à poindre entre les arbres pour envahir imprudemment l'atelier.

C'est le brouhaha des enfants sur la place qui m'a réveillée. À cette heure-ci, presque dix heures, c'est un son doux comme un chant d'oiseaux. Des oiseaux ? J'ai bondi hors du lit.

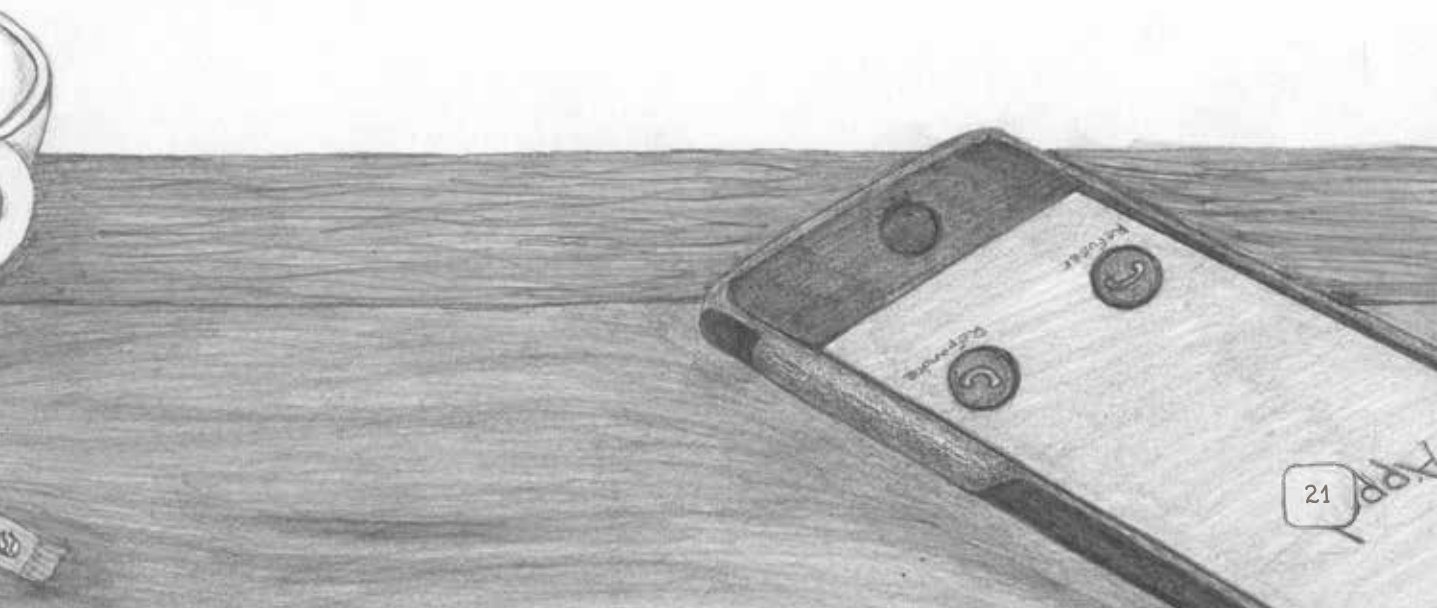
Fini les jérémiades !

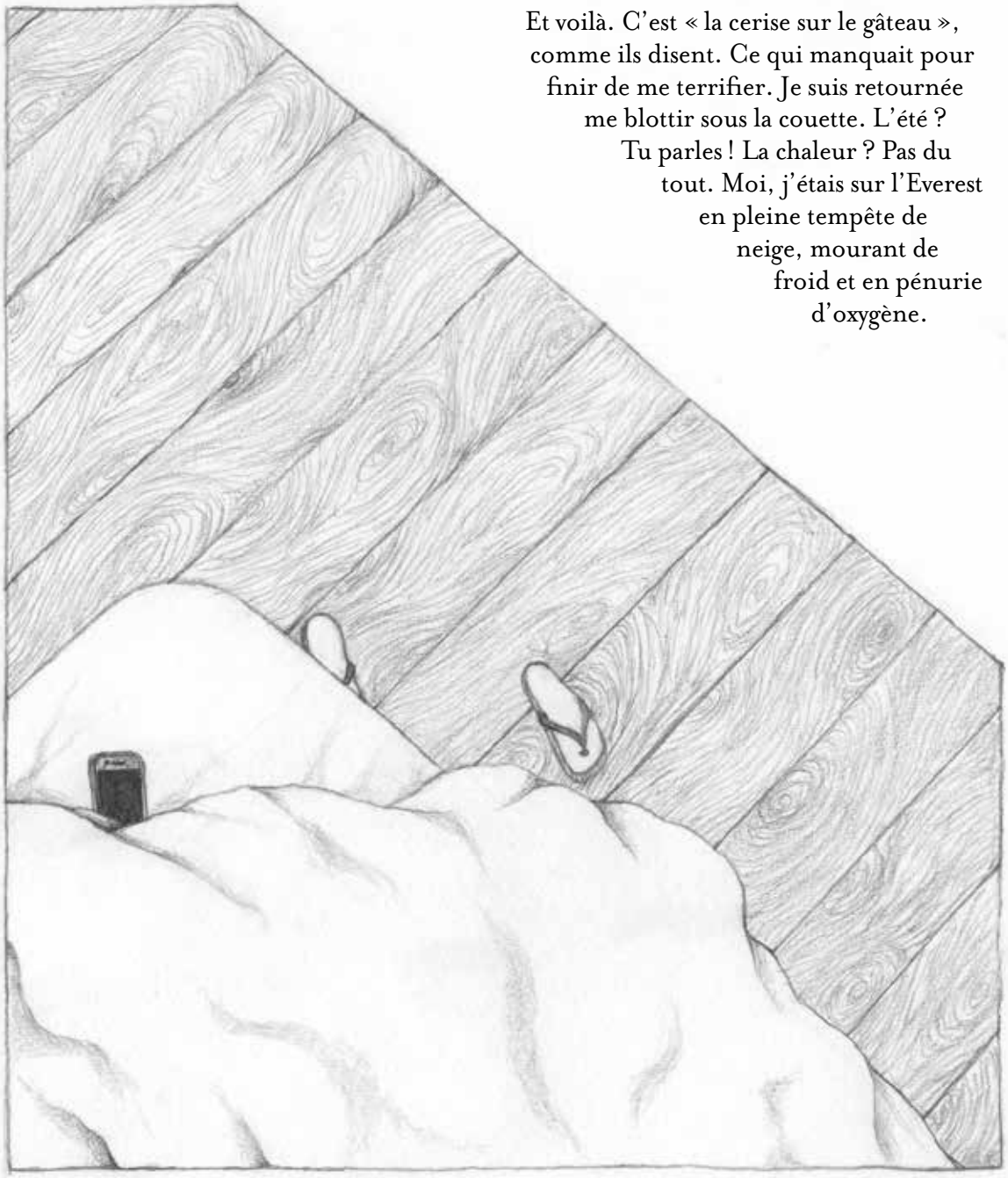
J'ai repris une douche, je me suis habillée et je suis allée me faire un café.

Ni cafetière ni café. J'ai dû me rabattre sur un de ces horribles sachets à diluer dans de l'eau chaude – il y en a qui appellent ça du café. Je me suis efforcée d'imaginer que c'était celui de mon pays, qu'on filtre dans des poches en tissu, tachées et sales mais qui lui donnent toute sa saveur et son arôme. (Du vrai café !) Pas moyen. Alors va pour cet ersatz de café. Et ma cigarette du matin. Elle aussi était une grosse fumeuse. Sur certaines photos, on aperçoit ses paquets de cigarettes, des Lucky, des Virginia ou des Belmont. Parfois posés sur une table à côté du cendrier, parfois sur son chevalet. Sur d'autres, on la voit à cet instant magique où les volutes dessinent le mystère sur son visage ou le dissimulent dans ses pensées. À chaque bouffée, on croit reprendre courage. Le courage d'être soi-même, de faire ce qu'on doit faire, de lutter, d'aimer, de travailler, et même de prier. J'ai toujours voulu écrire une ode à la cigarette, ce petit démon minuscule qui nous sauve et nous pousse vers tant de choses comme il en entrave d'autres, et qui nous empoisonne tout en feignant de nous donner de la vitalité. Mais ce qui est pénible c'est que ça pue terriblement. Elle le dissimulait avec *Schiaparelli*, un parfum floral fort qu'elle avait découvert à Paris.



Moi, c'est avec *Fleurs d'oranger* de Lutens, aussi découvert à Paris. La bonne nouvelle c'est que je ne dérangerai personne ni avec la fumée ni avec l'odeur. Je suis seule avec moi-même et la semaine vient de commencer ! Je m'apprêtais à défaire mes valises quand le téléphone a sonné. C'était le commissaire d'exposition. En voyant son nom s'afficher, j'ai dû gérer un retour de panique. J'ai fini par décrocher. Il voulait juste me souhaiter la bienvenue, savoir si j'étais bien installée et si je ne manquais de rien (je n'ai pas osé lui parler du pseudo-café). Les tableaux arriveraient dans quelques semaines, est-ce que j'avais bien apporté les dessins originaux, j'avais un mois et demi pour finaliser le texte du catalogue (dont je n'ai pas écrit le premier mot). On m'enverrait les plans et la configuration pressentie, mais je pouvais aussi venir visiter l'espace d'exposition, l'attachée de presse me contacterait pour organiser des interviews (non, non, je ne veux voir personne). Ce sera une belle exposition ! a-t-il conclu.





Et voilà. C'est « la cerise sur le gâteau », comme ils disent. Ce qui manquait pour finir de me terrifier. Je suis retournée me blottir sous la couette. L'été ? Tu parles ! La chaleur ? Pas du tout. Moi, j'étais sur l'Everest en pleine tempête de neige, mourant de froid et en pénurie d'oxygène.